



**ERNEST
J. GAINES**

Dites-leur
que je suis
un homme

LIANA LEVI



piccolo



Dans la Louisiane des années quarante, Jefferson, un jeune Noir, démuné et illettré, est accusé à tort d'avoir assassiné un Blanc. Au cours de son procès, il est bafoué et traité comme un animal par l'avocat commis d'office. Incapable de se défendre, il est condamné à mort. Commence alors un combat pour que Jefferson retrouve, aux yeux de tous mais surtout de lui-même, sa dignité humaine. Un combat mené par la marraine du condamné qui supplie l'instituteur Grant Wiggins de prendre en charge l'éducation de Jefferson. Un face à face entre deux hommes que tout oppose commence alors...

ERNEST J. GAINES est né en 1933 dans une plantation de Louisiane. À neuf ans, il y ramasse des pommes de terre pour 50 cents par jour. À quinze, il rejoint la Californie et commence à lire avec passion, en regrettant que « son monde » ne figure pas dans les livres. Il décide d'écrire pour le mettre en scène et s'affirme vite comme un des auteurs majeurs du « roman du Sud ». Le National Book Critics Circle Award, décerné en 1994 à *Dites-leur que je suis un homme*, ainsi qu'une nomination pour le prix Nobel de Littérature en 2004, récompensent l'ensemble d'une œuvre magistrale.

« Il y a une charge d'émotion dans ce roman sans trop de mots, qui roulent dans la bouche comme des galets [...] C'est une histoire simple. L'histoire d'un homme qui meurt debout. » *Le Figaro littéraire*

« La lecture de cet écrivain majeur provoque un réel plaisir narratif. Mais Gaines développe en parallèle une étude sociale inédite, portée par une écriture envoûtante et précise. » *Télérama*

Ernest J. Gaines

Dites-leur que je suis un homme

*Traduit de l'américain
par Michelle Herpe-Voslinsky*

LIANA LEVI  piccolo

Je n'étais pas là, et pourtant j'y étais. Non, je ne suis pas allé au procès, je n'ai pas entendu le jugement, parce que j'avais toujours su ce que serait le verdict. Et pourtant j'étais là. J'étais là autant que les autres. J'étais assis derrière sa marraine et ma tante, ou à côté d'elles. Ce sont des femmes corpulentes, mais sa marraine est la plus forte des deux. Elle est de taille moyenne, un mètre soixante ou soixante-cinq, mais elle pèse près de cent kilos. Ma tante et elle se sont installées à la deuxième rangée derrière la table à laquelle il était assis, avec son avocat désigné d'office, et ensuite, sa marraine n'a pas plus bougé qu'une grosse pierre ou qu'une souche de chêne ou de cyprès comme on en trouve dans nos champs. Elle ne s'est pas levée une seule fois pour boire de l'eau, ni pour descendre aux toilettes au sous-sol. Elle restait assise, les yeux fixés sur sa tête aux cheveux ras, là où il était assis avec son avocat. Même lorsqu'il est sorti pour attendre le verdict du jury, elle a continué à regarder dans cette direction. Elle n'a rien entendu de ce qui se disait dans la salle du tribunal. Ni les paroles du procureur, ni celles de l'avocat de la défense, ni celles que lui chuchotait ma tante. (Oh si, elle a entendu un mot, bien sûr, le mot « porc »). C'était ma tante qui suivait des yeux le procureur quand il arpentait le tribunal, en tapant du poing dans sa paume, ou parfois sur la table sur laquelle étaient étalés ses papiers, ou sur la

rampe qui séparait les jurés de la salle. C'était elle qui suivait tous ses mouvements, pas la marraine. Elle n'écoutait même pas. Elle s'était lassée d'écouter. Elle savait, comme nous le savions tous, comment ça finirait. Un Blanc avait été tué au cours d'un cambriolage, et même si deux des voleurs avaient été abattus sur place, le troisième s'était fait prendre, et lui aussi devait mourir. Il avait beau nier. Il n'avait rien à voir avec tout ça, disait-il, il se dirigeait vers le White Rabbit Bar quand Brother et Bear avaient arrêté la voiture à côté de lui et lui avaient proposé d'aller faire un tour avec eux. Il est monté, et ils lui ont demandé s'il avait de l'argent. Quand il leur a répondu qu'il n'avait pas un sou vaillant, Brother et Bear ont commencé à parler de crédit, le vieux Gropé, selon eux, ne verrait pas d'inconvénient à leur faire crédit pour une demi-bouteille, il les connaissait bien, il savait que la saison du broyage approchait et qu'ils pourraient le payer à ce moment-là.

Il n'y avait personne dans la boutique, sauf Alcee Gropé, le vieil épicier, assis sur un tabouret derrière son comptoir. Il a parlé le premier. Il a demandé à Jefferson des nouvelles de sa marraine. Jefferson lui a dit que sa nan-nan allait bien. Le vieux Gropé a hoché la tête.

– Souhaitez-vous le bonjour de ma part, a-t-il dit à Jefferson.

Il a regardé Brother et Bear. Mais il ne les aimait pas. Il n'avait pas confiance en eux. Jefferson l'a lu sur son visage.

– Vous voulez quoi, les garçons ? a-t-il demandé.

– Une bouteille de votre Apple White, monsieur Gropé, a dit Bear.

Le vieux Gropé a pris la bouteille sur le rayon, mais il ne l'a pas posée sur le comptoir. Il voyait que les garçons avaient déjà bu, et il se méfiait.

– Vous avez de l'argent, les gars ? a-t-il demandé.

Brother et Bear ont étalé sur le comptoir toute la monnaie qu'ils avaient dans les poches. Le vieux Gropé l'a comptée des yeux.

– Ça suffit pas, a-t-il dit.

– Allons, monsieur Gropé, ont-ils protesté, vous savez que vous toucherez votre argent sitôt que le broyage commencera.

– Non, a-t-il répondu. L'argent se fait rare partout. Apportez-moi l'argent, vous aurez votre vin.

Il s'est tourné pour remettre la bouteille sur le rayon. L'un des garçons, celui qui s'appelait Bear, a voulu passer derrière le comptoir.

– Arrête-toi, lui a dit Gropé. Retourne devant.

Bear avait bu, ses yeux brillèrent, il marchait d'un pas incertain, et en contournant le comptoir, il souriait tout le temps.

– Retourne devant, a répété Gropé. C'est la dernière fois que je te le dis. Retourne-y.

Mais Bear ne s'est pas arrêté. Gropé a gagné la caisse en vitesse, il en a sorti un revolver, et il a commencé à tirer. Bientôt, des coups de feu sont partis d'une autre direction. Quand le calme est revenu, Bear, Gropé et Brother étaient tous les trois à terre. Seul Jefferson était encore debout.

Il voulait s'enfuir, mais il ne pouvait pas. Il était incapable de penser. Il ne savait pas où il était. Il ne savait pas comment il s'était retrouvé là. Il ne se souvenait même pas d'être monté dans la voiture. Il avait oublié tout ce qu'il avait fait ce jour-là.

Il a entendu une voix appeler. Il a cru qu'elle provenait des rayons de bouteilles. Puis il s'est rendu compte que le vieux Gropé n'était pas mort, que c'était lui qui appelait. Il s'est forcé à marcher vers le bout du comptoir. Pour mieux voir le marchand, il a dû se pencher

par-dessus le corps de Bear. Tous les deux gisaient entre le comptoir et les rayonnages d'alcool. Plusieurs bouteilles avaient éclaté. Le plancher et les corps étaient couverts d'alcool et de sang. Il est resté là, la bouche ouverte, à regarder le vieil homme affalé contre le rayon de gallons et de demi-gallons de vin. Il ne savait pas s'il devait s'approcher de lui ou se sauver de la boutique. Le vieil homme continuait à appeler.

– Mon garçon ? Mon garçon ?

Jefferson a commencé à paniquer. Le vieux était toujours vivant. Il l'avait vu. Il allait le dénoncer. Il s'est mis à bredouiller :

– C'était pas moi. C'était pas moi, monsieur Gropé. C'est Brother et Bear. Brother vous a tiré dessus. Moi j'ai rien fait. Ils m'ont forcé à les accompagner. Faudra le dire à la police, monsieur Gropé. Vous m'entendez, monsieur Gropé ?

Mais il parlait à un mort.

Il ne s'est toujours pas sauvé. Il ne savait pas quoi faire. Il ne pouvait pas croire ce qui s'était passé. De nouveau il ne se souvenait pas comment il était arrivé là. Il ne savait pas s'il était venu avec Brother et Bear, ou s'il était entré et avait découvert le massacre après coup.

Son regard allait d'un cadavre à l'autre. Il ne savait pas s'il devait téléphoner à quelqu'un ou s'enfuir. Il n'avait jamais touché un téléphone, mais il avait vu d'autres gens s'en servir. Il ne savait pas quoi faire. Il restait debout près du rayon chargé d'alcools, et tout d'un coup il s'est rendu compte qu'il avait besoin de boire un verre, un besoin urgent. Il a attrapé une bouteille sur l'étagère, en a arraché la capsule et l'a retournée, le tout du même geste. Le whisky l'a brûlé comme du feu – la poitrine, le ventre, les narines. Les larmes lui sont montées aux yeux ; il a secoué la tête pour s'éclaircir

les idées. À présent il commençait à réaliser où il était. Il commençait à comprendre vraiment ce qui s'était passé. Il fallait qu'il sorte de là, il le savait. Il a fait demi-tour. Il a vu l'argent dans la caisse, sous les petites griffes de métal. Il savait que ce n'était pas bien de prendre de l'argent. Sa nan-nan lui avait recommandé de ne jamais voler. Il ne voulait pas voler. Mais il n'avait pas un traître sou en poche. Et il n'y avait personne, alors qui pourrait le dénoncer ? Pas les trois cadavres, en tout cas.

Il était au milieu de la boutique, l'argent fourré dans la poche de sa veste, la demi-bouteille de whisky à la main, quand deux Blancs sont entrés.

C'était sa version de l'histoire.

Celle du procureur était différente. Il prétendait que Jefferson et les deux autres étaient allés là avec la ferme intention de voler le vieil homme et ensuite de le tuer pour qu'il ne puisse pas les identifier. Après la mort du marchand et des deux autres, celui-là – ça prouvait bien quel animal il était en réalité – avait fourré l'argent dans sa poche et célébré l'événement en buvant devant les corps qui saignaient encore.

La défense, de son côté, répliquait que Jefferson était innocent de tous ces crimes, que sa seule faute était de s'être trouvé au mauvais endroit au mauvais moment. Il n'existait pas la moindre preuve qu'il y ait eu conspiration entre lui et les deux autres. Le simple fait que monsieur Gropé n'ait tiré que sur Brother et Bear prouvait l'innocence de Jefferson. Pourquoi monsieur Gropé aurait-il tiré deux fois sur l'un des garçons et pas une seule sur Jefferson ? Parce que Jefferson n'était qu'un témoin innocent. Il avait bu du whisky pour se calmer les nerfs, pas pour célébrer. Il avait pris l'argent parce que c'était tentant, et par pure bêtise.

Messieurs les jurés, regardez ce... ce... garçon. J'allais dire cet homme, mais je ne peux pas. Oh, bien sûr, il a déjà vingt et un ans, l'âge où nous, gens civilisés, considérons que les garçons atteignent l'âge d'homme, mais franchement, est-ce que vous appelleriez ça – ça – un homme ? Pas moi. Pour moi c'est un gamin, et un idiot. Un idiot n'est pas conscient du bien et du mal. Un idiot fait ce que les autres lui disent de faire. C'est un idiot qui est monté dans cette automobile. Un homme doué d'un minimum d'intelligence aurait vu que ces deux voyous ne nourrissaient pas de bonnes intentions. Mais pas un idiot. C'est un idiot qui est monté dans cette voiture. Un idiot qui les a accompagnés à l'épicerie. Un idiot qui est resté là à regarder le drame se dérouler, sans même avoir l'idée de se sauver.

« Messieurs les jurés, regardez-le – regardez-le – regardez-moi ça. Est-ce que vous voyez un homme assis là ? Je vous demande, je vous supplie de regarder attentivement – est-ce que vous voyez un homme assis là ? Regardez la forme de ce crâne, ce visage aussi plat que la paume de ma main – regardez bien dans ces yeux. Y décelez-vous une trace d'intelligence ? Voyez-vous là un être susceptible de projeter un meurtre, un cambriolage, de préméditer quoi que ce soit ? Un animal traqué capable de frapper par peur, un trait hérité de ses ancêtres du fin fond de la jungle d'Afrique – oui, oui, c'est possible, mais d'échafauder des projets ? D'échafauder des projets, messieurs les jurés ? Non, messieurs, il n'y a pas de projets dans ce crâne. Ce que vous voyez ici, c'est une chose qui agit sur ordre. Une chose faite pour tenir le manche de la charrue, charger vos balles de coton, creuser vos fossés, couper votre bois, récolter votre maïs. C'est ça que vous voyez ici, et non un individu capable de préparer un cambriolage

ou un meurtre. Il ne connaît même pas la taille de ses vêtements, de ses chaussures. Demandez-lui les noms des mois de l'année. Demandez-lui si Noël arrive avant ou après le 4 juillet. Parlez-lui de Keats, de Byron, de Scott, et observez si ses yeux montrent un signe de reconnaissance. Demandez-lui de décrire une rose, de citer un passage de la Constitution ou de la Déclaration des droits. Messieurs les jurés, cet homme, préméditer un cambriolage ? Oh, pardonnez-moi, pardonnez-moi, je ne voulais certainement pas insulter votre intelligence en employant le mot "homme" – je vous prie d'excuser une telle méprise.

« Messieurs les jurés, qui souffrirait, d'après vous, si vous preniez cette vie ? Retournez-vous vers la deuxième rangée. S'il vous plaît, regardez. Je voudrais que les douze membres de cet honorable jury tournent la tête et regardent la deuxième rangée. La femme que vous voyez là a tout été pour lui, mère, grand-mère, marraine, tout. Regardez-la, messieurs les jurés, regardez-la bien. Prenez-lui son garçon, elle n'aura plus de raison de vivre. Nous ne voyons peut-être pas grand-chose en lui, mais il est sa raison d'être. Pensez à ça, messieurs, pensez-y.

« Soyez cléments, messieurs les jurés. Pour l'amour de Dieu, soyez cléments. Il est innocent de toutes les accusations portées contre lui.

« Mais supposons qu'il ne le soit pas. Supposons-le un seul instant. Quelle justice y aurait-il à prendre sa vie ? Quelle justice, messieurs ? Enfin, autant placer un porc sur la chaise électrique !

« Je vous remercie du fond du cœur, messieurs, pour votre patience. Je n'ai rien à ajouter, sauf ceci : nous devons vivre avec notre conscience. Chacun d'entre nous doit vivre avec sa conscience. »

Le jury s'est retiré, et il a rendu son verdict après le déjeuner: coupable de cambriolage et d'assassinat. Le juge a félicité les douze hommes blancs d'être parvenus si vite à un juste verdict. C'était le vendredi. Il délivrerait sa sentence le lundi.

À dix heures du matin le lundi, Miss Emma et ma tante ont repris les sièges qu'elles avaient occupés le vendredi. Le révérend Mose Ambrose, le pasteur de leur église, les accompagnait. Miss Emma était assise entre ma tante et lui. Le juge, un petit homme au visage rouge, aux cheveux d'un blanc de neige et aux épais sourcils noirs, a demandé à Jefferson s'il avait quelque chose à dire avant que la sentence soit prononcée. Ma tante racontait que Jefferson, qui regardait le plancher, a secoué la tête. Le juge a déclaré à Jefferson qu'il avait été reconnu coupable des accusations portées contre lui; personnellement il ne voyait pas de raison pour qu'il ne paie pas pour le rôle qu'il avait joué dans cet horrible crime.

Mort par électrocution. Le gouverneur fixerait la date.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Titre original : *A Lesson Before Dying*

© 1993 Ernest J. Gaines

© 1994, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch

Photo : © Anthony Saint James/PhotoDisc

Cette édition électronique du livre de *Dites-leur que je suis un homme*
de Ernest J. Gaines
a été réalisée en février 2019 par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 979-10-349-0123-4)
ISBN ePdf: 9791034901258